

Les rideaux fermés

Daniel Gagnon

Volume 27, numéro 6 (162), décembre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31308ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, D. (1985). Les rideaux fermés. *Liberté*, 27(6), 50–52.

DANIEL GAGNON

Les rideaux fermés

I

Ma mère est folle, elle ne se peigne plus; elle couche sur le sofa dans le salon, elle dit que je suis trop en amour avec elle pour que nous dormions tous les deux ensemble et elle me laisse la chambre; ce n'est pas grand chez nous, nous ne pouvons pas nous permettre plus. Maman n'a plus d'emploi, maman ne travaille plus; elle va chez les psychiatres, elle craint qu'on nous sépare; la psychologue de l'école est venue nous visiter et a dit à maman de se calmer, que si elle n'y arrive pas elle va perdre son fils, qu'on va le placer; son fils, c'est moi, et moi, je ne vais pas très bien non plus, c'est pour cette raison que la psychologue nous a rendu visite; elle a dit à maman d'aller voir un psychiatre; maman ne veut plus voir les psychiatres, elle n'est plus capable de les sentir. Maman est troublée. Elle lave plusieurs fois par jour les mêmes morceaux; ses petites culottes et ses soutiens-gorge, elle frotte la porte du réfrigérateur toute la journée; je le sais parce que je manque souvent l'école pour lui tenir compagnie, pour qu'elle se sente mieux; je ne peux pas la laisser souffrir toute seule, j'ai peur qu'elle se tue, je fais le malade et elle me garde avec elle. Elle gaspille ses chandails de laine en les lavant à l'eau chaude, elle renverse sa sauce à spaghetti par terre, elle ne finit pas de lire ses livres, elle ouvre la télé mais ne la regarde pas, elle ne comprend pas quand je lui parle, elle se gratte les jambes

au sang, elle s'épile tous les sourcils et les avale, elle s'arrache le poil en-dessous des bras, elle fume trois paquets de cigarettes par jour, elle boit du café, elle flotte dans son pantalon et elle ne s'achète plus de vêtements.

II

Mon père vit avec une autre femme. Longtemps il a voulu se suicider, il disait à maman qu'il viendrait se tuer chez nous dans le salon devant elle; maman verrouillait les portes. Il s'installait sur le trottoir en face de la maison et passait des soirées à faire les cent pas et à se jeter volontairement devant des automobiles, il a fini par se faire frapper par un taxi et il a été transporté à l'hôpital dans l'ambulance que maman, en larmes, cachée derrière nos rideaux, près du téléphone, a demandée d'urgence en hurlant. Nous n'allions pas le voir; il téléphonait sans cesse. Maman a dû changer son numéro de téléphone pour un numéro confidentiel. Quand papa est sorti de l'hôpital, il est venu m'attendre à la sortie de l'école; il m'a forcé à le suivre et à monter dans sa camionnette pleine de planches goudronnées et de mégots de cigarettes; il m'a dit qu'un jour je comprendrais, qu'un jour je le comprendrais, qu'en attendant, il fallait que je lui donne le nouveau numéro de téléphone de maman, que pour cela il me donnerait cinq dollars. J'ai commencé par dire que je ne le connaissais pas le nouveau numéro de téléphone de maman; il m'a aussitôt giflé à toute volée. Je n'ai pas pleuré. J'ai simplement dit, la tête baissée: 489-8953; il a répété tout haut: 489-8953, et il a demandé: «T'es sûr?»; j'ai fait signe que oui de la tête, en léchant avec le bout de ma langue le sang sur mes lèvres. Il a rampé jusqu'au coffre à gants dans le devant de la camionnette; il sentait la vieille sueur, sa chemise était sale et trouée, ses genoux de pantalon étaient noirs, ses bottines de travail décousues, ses cheveux longs et sales, sa barbe pas faite; et là, je ne sais pas

pourquoi, je me suis mis à pleurer, à pleurer sans bon sens dans la cabine de la camionnette; je ne savais plus où j'étais. Mon père a écrit le numéro de téléphone sur un vieux bout de papier; il s'est retourné vers moi; choqué de me voir pleurer, il m'a crié: «Sacre ton camp, maudite mémère, je veux plus te voir!» Je ne m'en allais pas, j'étais figé. Il a levé la main sur moi et il m'a frappé; j'ai pris la fuite en pleurant. Il a rappelé maman tard dans la nuit. Il lui a dit que c'était moi qui lui avais révélé son nouveau numéro de téléphone confidentiel. Maman a murmuré qu'elle alerterait la police et il a ri, il a dit qu'il reviendrait se faire tuer devant la maison. Il est revenu. Maman a fermé les rideaux.

III

Nous vivons encore les rideaux fermés, comme si mon père était toujours dans la rue. Quand je pars pour l'école, je le cherche sur les trottoirs; je regarde entre les automobiles, j'examine les pare-chocs pour trouver le sang de mon père; je l'entends crier de douleur sous les roues des camions, je le vois se jeter devant les autobus; je le vois dans la classe qui vient me demander à tue-tête le numéro de téléphone de maman; je le vois qui dit des mensonges sur mon compte à ma maîtresse et au directeur; il me dénonce, il dit que tout est de ma faute, que je suis le responsable de ses suicides, que c'est moi qui ai rendu maman folle, que si je n'avais pas été là, maman aurait recommencé à se peigner, à s'habiller, à sourire, à chanter, à l'aimer, à nous aimer.